

Ils vivent au jour le jour, sans se rendre plus compte de leurs dépenses que de leurs recettes. Grand nombre sont sous l'impression fatale que d'acheter chez le marchand à crédit, ce n'est pas s'endetter, et souvent il arrive que la ruine se déclare sans qu'ils s'y soient le moins du monde attendus.

Au lieu donc de ces calculs purement commerciaux que l'on voit dans les arithmétiques de nos écoles de campagne : achat et vente de toiles, de cotonnades, d'articles d'épicerie, etc., genre de transactions avec lequel ils n'auront jamais rien à démêler, au lieu de tout cela je voudrais que tous les calculs eussent rapport à l'industrie agricole.

Exemple. — 10. Un arpent de terre exige tant d'heures de labour, de hersage, de travaux d'égouttement ; donner le montant du coût total que peuvent exiger ces diverses façons, le prix de la journée d'un homme étant déterminé aux prix courants.

20. Sur cet arpent on jette un minot et demi d'avoine à deux chelins le minot. Il a fallu tant d'heures pour l'ensemencer, le couper, l'engranger, le battre, etc. Prix total de la dépense et de la recette.

30. Un cultivateur achète une belle voiture de promenade au prix de cent piastres. Quelle étendue de sa terre, avec la même somme, aurait-il pu améliorer ? Quel montant de revenu rapporteraient ces cent piastres pendant dix ans s'ils étaient appliqués sur un lopin de terre ? Perte totale occasionnée par l'achat de cet objet de luxe.

On peut varier ces problèmes à l'infini, en les appliquant à l'achat des vêtements, au mauvais emploi du temps, aux retards occasionnés par les mauvais chemins et les mauvaises routes, aux pertes encourues par l'entretien d'un mauvais bétail, par la nourriture parcimonieuse donnée aux animaux, etc.

On se plaint, et avec raison, que nos cultivateurs n'ont ni le goût de l'étude, ni celui de la lecture : mais à qui la faute ? La faute en revient au genre d'enseignement qu'on donne à la classe agricole, cet enseignement n'ayant aucun rapport avec les besoins de l'agriculteur, aucune relation avec le seul genre d'industrie qui l'intéresse.

Croit-on vraiment qu'un jeune homme qui aurait été rompu aux détails de la comptabilité agricole ne continuera pas à tenir ses livres lorsqu'il se verra à la tête d'une exploitation ? Croit-on que si on lui inculquait les éléments de la science agricole, il n'y prendrait pas goût, et qu'il n'apprécierait pas mieux son état ? Ne sentirait-il pas tout naturellement le besoin d'augmenter ses connaissances, l'opportunité de faire l'achat de quelques livres, de souscrire à quelques journaux ou revues ?

Comment veut-on que cette éducation toute spéculative qu'on lui donne, et qui, bien loin d'avoir quelque rapport avec son état futur, tend souvent à l'en écarter, comment veut-on que cette éducation lui inspire le goût de l'étude et celui de la lecture ?

En résumé donc, je voudrais que dans l'enseignement on s'adressât à l'entendement, au jugement de l'enfant, plutôt qu'à sa mémoire, je voudrais qu'on l'habitât dès son bas âge à raisonner.

Par cette méthode on évite encore un grave défaut : celui d'ennuyer les enfants. L'acquisition de la science est déjà assez ardue par elle-même, n'en augmentons pas la fatigue. Surtout, prenons garde que la méthode employée n'ait l'effet de le dégoûter de l'étude.

En second lieu, je voudrais que l'éducation fût en rapport avec les besoins futurs des enfants : commerciale pour ceux qui se destinent au commerce, agricole pour les autres.

L'éducation commerciale devrait se donner dans des établissements spéciaux qu'il ne faudrait pas trop multiplier ; l'éducation agricole, dans toutes nos écoles de la campagne.

Dans les écoles commerciales, les enfants doivent recevoir une bonne instruction anglaise : c'est de première nécessité dans les circonstances où nous nous trouvons placés. Dans les écoles modèles de la campagne, je ne vois nullement l'opportunité de ce genre d'instruction. Sur ce point, je comprends que je me trouve en flagrante opposition avec le courant des idées ordinaires : telle est cependant ma opinion.

HUMER LARUE.

A continuer.

POÉSIE

A un grave écoller

Monsieur l'écoller sérieux,
Vous m'aimez encor, je l'espère ?
Levez un moment vos grands yeux :
Fermions ce gros livre ennuyeux,
Et souriez à votre père.

Il est beau d'être un raisonneur,
De tout lire, et de tout entendre,
De remporter les prix d'honneur !...
C'est, je crois, un plus grand bonheur
D'être un enfant aimable et tendre.

Lorsqu'on a fait tout son devoir,
Que la main est lasse d'écrire,
Quand le père est rentré le soir,
Avec les sœurs il faut savoir
Jouer, causer... même un peu rire.

Vous verrez chez les vieux auteurs
Expliqués au long dans vos classes,
Que la muse à ses sectateurs
Ordonne, en quittant les hauteurs,
D'aller sacrifier aux Grâces.

Autres temps, autres conseillers !
Dans le savant siècle où nous sommes,
On voit déjà les écoliers
Avec l'algèbre familiers,
Aussi maussades que les hommes.

Chez moi, qu'il n'en soit pas ainsi :
Contre les pédants je réclame ;
Je suis poète, Dieu merci !
Et j'ai pour principal souci,
Mes enfants, de vous faire une âme.

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement ;
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime !

Mais il est trop peu généreux
D'aimer tout bas et bouche close,
A ceux que l'on veut rendre heureux,
Des souhaits que l'on fait pour eux
Il faut dire au moins quelque chose.

Les vrais bons cœurs sont transparents ;
On y voit toutes leurs tendresses,
Ah ! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents ;
Leur bonheur est dans vos caresses !

C'est beaucoup d'avoir la bonté :
Montrez-la bien, qu'on en jouisse !
Il faut que, dès avant l'été,
En fleurs de grâces et de gaîté
Votre bon cœur s'épanouisse.